

«1 journée» à Meyrin, cité satellite

Genève Le cinéaste suisse Jacob Berger a tourné son dernier film dans cette cité, proche de l'aéroport de Genève, où il a grandi. Balade dans les entrailles d'un complexe immobilier bâti dans les années 60

Marc Lalive d'Epina

L'homme qui nous sert de guide lève la tête, balaye du regard les façades de verre et d'acier, et dit: «La cité de Meyrin? C'est une maquette qui aurait pris taille humaine.» Pour l'heure, la maquette géante prend méchamment l'eau. Il pleut à verse sur Meyrin, ville satellite de 20 000 âmes logée en périphérie de la Cité de Calvin.

Le cinéaste suisse Jacob Berger, notre guide, connaît bien cette ville de Meyrin. Pour y avoir grandi, beaucoup. Aimé, passionnément. Et filmé, un peu. «Meyrin-Parc, c'est une cité des étoiles, un Baïkonour helvétique, s'extasie le cinéaste, l'œil brillant. Pour ses concepteurs, ces immeubles qui se dressent fièrement devaient peut-être représenter l'idéal du rêve socialiste d'habitats collectifs.» Construit dans les années 60, Meyrin-Parc a surtout accueilli des expatriés venus travailler à l'ONU ou au CERN. Des bâtiments qui ne sont pourtant qu'une infime pièce du grand puzzle urbanistique que représente la cité satellite de Meyrin.

Cité pour familles aisées

«Ce sont surtout des familles plutôt aisées, des intellectuels, qui sont venus s'installer ici, se souvient le cinéaste.» Une réalité qui tranche avec «l'image que l'on se fait habituellement des cités». L'enfance de Jacob Berger fut meyrinoise mais aussi provençale. Un ballottage voulu par son père, l'écrivain John Berger, inspiré par

Le cinéaste

Le cinéaste Jacob Berger est né en 1963 en Grande-Bretagne. Fils de l'écrivain et scénariste John Berger - coauteur de «La Salamandre» et de «Jonas qui aura 25 ans en l'an 2000», d'Alain Tanner. Jacob Berger a étudié le cinéma à la New York University Film

la quiétude de la cité et la touffeur méridionale.

Le cinéma, Jacob Berger l'a découvert à travers son père, scénariste de Tanner. La révélation, ce fut ces jours où l'appartement familial s'est transformé en terre d'accueil pour la dernière scène de *Retour d'Afrique*, du même Alain Tanner. «Ce fourmillement de personnes, de technique, d'idées m'a intrigué. Et poursuivi pendant longtemps.»

C'est au pied de ce rêve cubiste, un océan de verdure, parsemé de petits chemins que Jacob Berger a vécu un «gouvernement des enfants». «Comme cet espace est dévolu aux piétons, donc sans danger, il regorgeait de gamins, de tout horizon, de toutes nationalités. Ici, je n'ai jamais vécu de conflit social ou racial.» Une alchimie urbaine plutôt bien réussie.

«Meyrin-Parc, un endroit que le regard fertilise»

«J'aime cette cité. C'est un endroit que le regard fertilise». Meyrin-Parc, un complexe immobilier d'une douzaine de gigantesques rectangles posés là par les architectes Georges Addor, Louis Payot et Horace Julliard, est devenu l'espace d'un film - *1 journée* en l'occurrence, actuellement au cinéma - un personnage à part entière. Cette douzaine d'immeubles s'inspire étrangement de Le Corbusier. «L'idée de rectangle sur pilotis est reprise de l'architecte chaux-de-Fonnier et de son fameux Modulor», explique Jacob

School, dont il est diplômé en 1986.

De retour en Suisse, il tourne «A Name for her Desire», un court-métrage présenté, en 1987, aux Journées du cinéma suisse de Soleure. En 1988, il joue aux côtés de Jean-Louis Trintignant dans «La Vallée fantôme» d'Alain

Berger. Modulor? «Une notion architecturale liée à la morphologie humaine.» Jacob Berger sait de quoi il parle. Sa mère, Ania, qui habite encore l'appartement niché au cœur de Meyrin-Parc fut la traductrice officielle, «vers l'anglais», de l'architecte moderniste.

A longer ces bâtiments, on se prend à vouloir contempler la vie d'un peu plus haut. Numéro 65 de l'avenue Mategnin, 8e étage. Un point d'observation privilégié depuis lequel Jacob Berger a longtemps contemplé son quartier. Lorsqu'il n'est pas à Paris, notre cinéaste habite dans cet appartement aux larges baies vitrées. Pour les besoins du film, l'appartement a été recréé, à plus grande échelle, dans des studios zurichois. «Cela a amusé Ania de traverser toute la Suisse pour retrouver une copie presque conforme de son appartement», sourit Jacob Berger.

Situé à un jet de pierre de vastes champs en friche, l'immeuble donne à voir un splendide panorama. Sur le Salève, la montagne au flanc pelé, et depuis l'autre côté de l'appartement, sur la chaîne du Jura, recouvert d'un blanc manteau. Au-dessus des têtes, de gros avions se laissent voluptueusement glisser dans les airs, slalomant entre des nuages gorgés d'humidités. Des avions et du bruit. A intervalle régulier. «C'est étrange, mais au fil du temps, leur vrombissement est devenu comme un compagnon, un colcataire», raconte le cinéaste, le regard vissé sur l'extérieur.

Un côté «hitchcockien»

«Lorsque l'on regarde par la fenêtre, c'est une gigantesque fresque qui s'offre au spectateur. On peut percevoir l'ensemble - presque banal - ou alors dissocier chaque élément.» Au pied de son immeuble, la sortie du parking, en forme de «J» accroche la prunelle comme pour mieux appuyer le propos. «Il y a aussi un côté très hitchcockien dans ces bâtiments. On peut presque voir ce qui se passe chez les voisins des immeubles d'en face, et en même temps la distance est suffisante pour laisser la place à l'imaginaire. Ce qui confère un aspect inquiétant à toutes ces immenses fenêtres», raconte-t-il, le regard gourmand.

A force de passer des heures à construire et déconstruire l'espace qui s'offrait à lui, filmer Meyrin est apparu comme une évidence. «Cela faisait longtemps que je voulais tourner ici. D'autant que le cinéma suisse a assez peu mis en scène ses banlieues.» Ce que le cinéaste définit comme «la malédiction tannerienne». «Tanner a toujours considéré, à juste titre, qu'il existe des territoires hyperfilmiques, comme une rue de New York, qui s'offre au regard de la caméra sans jamais perdre sa substance, et a contrario, des lieux qui s'épuisent à la première prise, comme les villes suisses.» Une dernière imprécation que ne partage pas Jacob Berger. Filmer la périphérie, les autoroutes, les cités, offre un moyen de contourner la malédiction.

En 2002, dans «Aime ton père», il met en scène Gérard Depardieu et son fils Guillaume. Ce film a représenté la Suisse aux Oscars 2003. «1 journée», actuellement au cinéma, est son troisième long-métrage.

MLE



PHOTOS EDDY MOTTAZ

Le cinéaste Jacob Berger, à Meyrin. La banlieue, source d'inspiration. MEYRIN, 4 FÉVRIER 2008



Une vue depuis la chambre d'enfance du cinéaste. Une banale sortie de parking peut parfois se muer en lettre capitale. MEYRIN, 4 FÉVRIER 2008



Une douzaine d'immeubles de verre et d'acier composent le quartier de Meyrin-Parc. MEYRIN, 4 FÉVRIER 2008